

MAURICE LUGEON

1870 — 1953



ORAISON FUNÈBRE

en l'honneur de

MAURICE LUGEON

1870 — 1953

à la

Cathédrale de Lausanne

(26 octobre 1953)

Oraison

du Pasteur HENRI GERMOND
Professeur à l'Université

Mes frères, membres de cette famille humaine qui n'est, dans ce monde immense, qu'un peu de poussière animée, que sont nos titres devant Dieu ?

Un jour — celui-ci qui nous réunit, demain pour ceux qui s'assembleront autour de notre cadavre — s'établira un bilan dont le Souverain Maître du monde et de la vie est le juge : « Qu'as-tu fait des dons que je t'avais remis ? Quelle réponse as-tu donnée à mon amour ? T'es-tu rappelé l'humilité de ta condition ? As-tu connu, par la croix du Christ, la plénitude de la vie en moi ? »

Telles sont les questions à quoi seul peut répondre celui qui se les entend poser. Mais chacun de nous les a entendues, bien avant que sonne l'heure de cette rencontre devant la maison du Père. A chacun de ne pas les négliger et de faire de sa vie la réponse à la vocation et à l'amour divins.

Mais il n'est pas possible à un homme de juger un homme, d'estimer, au poids de Dieu, la valeur de son frère, de le louer, alors qu'il avait tout reçu ce qu'il donnait, ou de le blâmer quand, dans le secret, caché de tous, il faisait le bien.

Et quand notre frère dut lui-même songer à la mort, comme si le torrent qui descend des monts dans le tumulte de ses eaux bondissantes et le fracas des cailloux qu'il emporte pensait à la mer infinie où son flot doit aboutir, notre frère ne put, malgré ce qu'il avait fait, les pierres qu'il avait remuées et le lit qu'il avait creusé, que murmurer ces mots : « Que ta volonté soit

faite ! » Il s'est regardé descendre la pente, il a comme étudié jour après jour sa lente mort avec une coquetterie de savant ; et, au moment où l'angoisse allait l'étreindre et commençait ses sévices, la délivrance est venue.

A l'achèvement de cette existence humaine, c'est à ceux qui restent que parle l'Évangile de la vie : dans votre solitude, Madame Lugeon, non seulement vous vous rappellerez les années écoulées, à côté de celui qui fut grand selon notre ordre et dont vous avez partagé jusqu'au dernier les jours trépidants et d'une vitalité débordante ; vous avez été auprès de lui dans les jours de gloire, mais vous l'aviez suivi dans les courses innombrables et harassantes. Vous vous êtes réjouie de ses honneurs, mais vous saviez que les fatigues dont ils étaient le couronnement, vous les aviez endurées avec lui ; vous avez aimé sa nature tout entière, et l'amour, pour être une perpétuelle victoire, doit être un perpétuel combat. Vous sentirez maintenant qu'en Dieu il n'y a pas de vraie solitude ; c'est en lui que vous vivrez, dans la présence transfigurée de ceux qui vous ont été chers et que vous lui avez remis, c'est lui que vous retrouverez chez les plus humbles à qui vous consacrez vos forces.

Et vous, mon frère, qui avez reçu de votre père une impulsion, une excitation à la recherche, que ne saurait suspendre l'arrêt du moteur initial, vous avez obtenu davantage : l'affection d'un cœur paternel ; et vous vous rappellerez sans cesse les ultimes entretiens où vous avez pu réjouir encore un esprit lucide et reconnaissant.

Un conquérant antique disait que ses enfants étaient les victoires qu'il laissait à son pays : beaucoup d'entre vous sont à quelque titre les enfants de Maurice Lugeon, des amis, des disciples, des élèves, des adversaires — et il aimait se battre, et il respectait ses opposants loyaux... C'est une page d'histoire qui se tourne ; la vie et sa connaissance, la science continuant à se développer ; et vous trouverez, à évoquer le chaînon qui n'est plus, une joie pleine de gratitude, dans la pensée d'avoir vécu ce moment, avec cet homme.

« Que ta volonté soit faite ! »

C'est ainsi que s'exprime la prière que Jésus nous a enseignée ; mais ces mots recouvrent des réalités toujours présentes. Il faut essayer de saisir comment la nature vit, se transforme, évolue, de discerner ce que nous appelons ses lois, non pas pour les dominer ou nous glorifier d'avoir quelques relations nouvelles, mais pour nous y plier et, par là même, soulever un peu le voile qui est étendu entre les choses et l'esprit de l'homme ; ce sont ces connaissances, où l'imagination souvent entraîne la vue, tout en étant contrôlée par elle, qui nous permet de libérer, de canaliser et de mettre au service des hommes un peu de cette énergie que fournit la nature avec une inconcevable profusion.

Après un temps d'enthousiasme compréhensif et d'orgueil bien humain, il faut reconnaître que non seulement ce monde est une source toujours jaillissante, mais que l'esprit même du savant qui l'étudie et semble en dominer un modeste secteur est encore un aspect — combien merveilleux ! — de cette même puissance ; et, tout en faisant cette constatation, nous sommes inexorablement amenés à admirer l'ordre, l'unité dans une déroutante diversité, l'espèce de vecteur divin qui, par une audacieuse et pourtant toute simple analogie, nous fait dire avec notre frère : « Que ta volonté soit faite ! »

Quelle joie, alors, de voir le paysage d'une façon toute neuve ; le sol n'est plus, pour le géologue, un plancher brut : sous le revêtement d'herbe, il découvre une roche qui parle ; elle est « merveilleuse », « splendide », « superbe », disait Maurice Lugeon ; car elle était pour lui le fait authentique, la preuve d'un grand travail accompli dans les temps anciens, qui permettait d'évoquer les dépôts d'une mer, l'explosion d'un cratère, le plissement ou l'effondrement des couches terrestres, les tempêtes orogéniques. Les sommets ne sont plus simplement des formes, des noms ou des lieux d'enivrantes ascensions : ils sont les témoins d'une histoire muette. Les pierres deviennent parlantes et, à l'image de son père et de son frère qui sculptaient

à nouveau les cathédrales de France et de Suisse, Maurice Lugeon fait de ces monts de chez nous, la Dent-de-Morcles, les Diablerets ou la Tour-d'Anzeindaz, des « joyaux lentement et amoureuxment ciselés », ainsi que l'écrivait un de ceux qui parlera tout à l'heure.

« J'avais neuf ans, disait-il, quand les pierres m'ont parlé » ; et il observe sans cesse, il regarde, il accumule les faits et il lance les hypothèses ; il sait que la science est peu de chose sans l'art, sans l'imagination, la fantaisie. Rappelant l'action efficace du poids des roches, dont il savait depuis longtemps le rôle essentiel, il s'écria tout récemment : « Mais où s'arrête la tectonique de la pesanteur... ? » Elle ne s'arrête pas, pas plus qu'une autre, la pesanteur de la grâce, où nous appelle la contemplation de la création, du Créateur et de la créature.

Maurice Lugeon s'est interdit d'aller, sur ce point, au-delà de son travail de géologue ; il a bâti des théories, élevé des barrières, il n'a jamais fait de la métaphysique. Il avait certainement la pudeur des Vaudois ; il était fils d'une génération où l'explication rationnelle ne supportait point de limites, il avait une telle vitalité, une telle santé que la vie lui était belle, joyeuse, et il aimait combattre, mais aussi rire et laisser s'épanouir une nature exubérante. Peut-être n'a-t-il pas toujours compris ceux qui n'avaient pas sa vigueur, peut-être n'a-t-il pas osé monter plus haut que les sommets de pierre qu'il parcourait sans trêve, ou descendre plus profond que les puits de forage creusés pour s'assurer d'un fondement solide ? Pourtant, ici et là un mot s'échappe : « Le « torchon du temps » va remplir son rôle bienfaisant, car pas d'illusions à avoir : tout n'est que provisoire. » « Il n'y aura jamais de fin à la dislocation de l'écorce terrestre... mesurée à l'échelle du temps de l'humanité », « ... des mystères existent encore ».

Qu'est-ce qu'une vie d'homme, même richement remplie ? « Ceux qui ont bâti s'en vont plus loin ; leur nom s'oublie. Ils ont été des pèlerins ayant accompli leur devoir que leur a dicté leur destin. »

Il savait bien que ces lois ne valaient que pour l'ordre de grandeur dans le temps et l'espace que mesure notre seule échelle humaine ; nous avons conscience d'un autre ordre, d'une autre mesure, d'une autre réalité : « La pensée domine la matière, écrivait-il ; l'esprit échappe aux lois de la pesanteur. D'où il se trouve aujourd'hui, l'esprit remontera le cours des fleuves. »

Et nous sommes plusieurs, ici, à nous rappeler les paroles toutes pleines de foi, mais dites avec un sourire, un humour qui voulait être un démenti à sa pensée authentique, en conclusion d'une étude sur les origines de notre monde.

Parlant sur la tombe de son ami Elie Gagnebin, il avouait : « Ils sont rares, les hommes pratiquant la vertu chrétienne... »

« Pratiquant la vertu chrétienne », qui la pratique ? Qui est juge ? Comme tous les hommes, il a été sensible aux honneurs, mais il a aimé les humbles : « Je vois que, tous deux, nous avons été des privilégiés, disait-il à son ami Buxtorf de Bâle, alors n'oublions jamais les humbles, aussi nécessaires que nous dans la famille humaine. »

Et j'aime regarder cette carte géologique, signée de son nom, dans une modeste salle à boire des Diablerets, dont il a fait cadeau à son ami, montagnard accueillant et fidèle, auprès de qui il aimait à se réjouir et se reposer.

Mystère de la révélation divine, qui s'aperçoit ainsi à travers la science des réalités terrestres et dans la simplicité des relations entre les hommes !

Mais clarté des consolations qu'apporte à tous ceux qui croient à l'amour du Christ l'Esprit de lumière !

Espérance et apaisement à nous tous qui, dans le labeur des jours, dans les combats de la vie, dans la recherche difficile de la vérité, en arrivons à cette certitude joyeuse qui éclate comme le soleil illuminant tout d'un coup les sommets et les vallées : « Notre Père qui es aux cieux ! Que ta volonté soit faite, sur la terre comme au ciel ! »

Amen.

ALLOCUTION

du Conseiller d'Etat PIERRE OGUEY
au nom du Conseil d'Etat vaudois
et de l'Université de Lausanne

Madame,

C'est à vous que s'adressent nos premières pensées, à l'heure d'une séparation à laquelle, sans doute, vous étiez préparée, mais qui n'en est pas moins douloureuse.

Vous avez été associée à une vie, entièrement consacrée à la science, qui fut une grande aventure. Vous avez su comprendre et soutenir votre mari, vous intéresser à ses recherches et l'aider dans ses travaux. Comme l'épouse du marin ou du capitaine au long cours, vous avez supporté avec patience les absences dues à d'innombrables campagnes géologiques et de longs voyages. Vous l'avez accompagné parfois sur les routes du monde. Lorsque l'infatigable explorateur était à son port d'attache, votre maison devenait le foyer où les savants de l'étranger, les collègues, les élèves et les amis étaient libéralement accueillis. Par votre intelligence de l'esprit et du cœur, vous avez non seulement suivi, mais participé à l'accomplissement d'une destinée exceptionnellement belle et féconde.

Ces dernières semaines où se livrait l'âpre combat du corps contre la mort, qu'on redoute comme une fin ou qu'on espère comme une délivrance, seront bientôt oubliées ; alors viendront la pleine conscience de ce qui fut et ne peut plus être et le rappel, par mille choses de l'existence quotidienne, d'une absence définitive. En pensant avec émotion à ces heures et à ces jours,

nous vous présentons, à vous surtout, Madame, et aussi à votre fils, à votre famille, l'expression de notre profonde sympathie.

Vous avez désiré que cette cérémonie, où le culte a la première place, soit très simple, et que seuls prennent la parole le titulaire de la chaire de géologie de Lausanne au nom des collègues géologues et anciens élèves de votre mari, le délégué de l'Académie des Sciences de France et un représentant des autorités vaudoises et universitaires.

L'activité considérable de Maurice Lugeon dans les multiples sociétés savantes ou autres dont il fit partie — il les présida presque toutes — sera évoquée, dans chacune d'elles, comme elle le mérite. Mais soyez assurée, Madame, que les dirigeants et les membres de ces sociétés si nombreux dans cette cathédrale, Société helvétique des sciences naturelles, Société vaudoise des sciences naturelles, Anciens Helvétiens et Vieux Stelliens, Club alpin suisse, et tant d'autres, lui rendent dans le silence de leur cœur un hommage unanime et vous entourent de leur respectueuse sympathie.

De tous les titres dont Maurice Lugeon pouvait faire suivre son nom, vous avez gardé un seul, « professeur honoraire à l'Université », celui qui lui était le plus cher, parce qu'il évoque la plus belle partie de sa carrière.

Elève de Renevier, étudiant déjà exceptionnel, lauréat de l'Université en 1893, il est docteur ès sciences en 1895. Géologue et savant réunissant à un degré rare le don d'observation, la rigueur du raisonnement et l'imagination créatrice, il est habilité comme privat docent en 1896. Nommé professeur en 1898, il est promu à l'ordinariat en 1906. On a dit déjà la valeur de son enseignement et rappelé une activité personnelle qui tient du prodige. Cependant, parce que les hommes très occupés trouvent toujours le temps de s'occuper des affaires des autres et de la communauté, il devient recteur de 1918 à 1920. Administrateur avisé sans sécheresse, recteur brillant, il a laissé à tous ceux qui ont vécu son rectorat un lumineux souvenir. L'Université, une fois de plus, témoigne son admiration et sa

gratitude au professeur qui a formé tant de disciples, serviteurs fervents de la science, au créateur de l'Ecole de géologie de Lausanne, à l'homme qui, en toutes choses, l'a si bien servie. Le Conseil d'Etat s'associe pleinement à cet hommage, car Maurice Lugeon, célébrité mondiale, sommité de la science qui ne connaît pas de frontières, mais resté profondément vaudois, a répandu au loin le nom de notre Université. Il a grandement honoré la science suisse et sa petite patrie vaudoise.

C'était un savant, un grand homme, mais qui n'a jamais cessé d'être un homme. On entend souvent dire, à la légère, en présence de certaines carrières particulièrement réussies : il a eu de la chance. Sans doute, c'est une chance à seize ou dix-sept ans que de découvrir un fossile dans une tranchée. Mais combien de jeunes gens, assez curieux pour se pencher sur une fouille ouverte, auraient recueilli la pierre, pour en faire l'objet de cette première communication scientifique dont on a fêté avec éclat le cinquantenaire ? La géologie tâtonnait, hésitant entre des explications partielles et contradictoires. Sa chance n'a pas été de s'en apercevoir, d'autres le savaient, mais bien de réfléchir, de raisonner jusqu'à parvenir à une conviction, de travailler à l'étayer, d'oser l'exprimer et enfin de l'exploiter de manière à en tirer toutes les conséquences. Par son imagination débordante, il tenait du poète plus encore que du visionnaire, mais son respect de l'observation l'empêchait d'être emporté par des rêves fous hors de la réalité. Il était naturaliste dans l'âme, l'œil ouvert pour saisir l'aspect exact et complet des choses, objectivement, puis, l'esprit tendu, il cherchait des lois, formulait des hypothèses, se substituant parfois à la nature pour essayer d'en découvrir les secrets.

Sa chance, si l'on veut, mais vous aussi pensez à un autre mot, ce fut cette sympathie qu'il mettait dans les relations humaines et qui devait lui attirer, de partout, des sympathies immédiates et des amitiés durables. Il savait naturellement parler à chacun sa langue, non pour plaire, mais par besoin instinctif d'entrer en communication directe, d'éviter le banal

et le conventionnel pour atteindre l'homme dans ce qu'il a de vrai et de valable. A l'aise avec le paysan et le mineur comme avec les grands de ce monde, avec l'ingénieur préoccupé de solutions urgentes aussi bien qu'avec le savant aux spéculations les plus hautes, il savait jeter le premier pont qui permet les échanges.

A qui venait à sa rencontre, il procurait des joies merveilleuses par un jaillissement d'idées originales, une conversation où les raisonnements les plus subtils et les pensées les plus profondes alternaient avec les manifestations d'une éblouissante fantaisie.

Faudrait-il, par respect de ce lieu et de cette heure, taire un aspect de sa personnalité ? Ce serait prouver que nous ne l'avons pas compris et faire injure à sa mémoire. Spirituel plus qu'un auteur de comédies, il excellait à créer, par des blagues imprévues, parfois énormes, le comique de situation. C'était sa manière de montrer qu'il n'était dupe ni de lui, ni des autres, de lutter contre un mandarinisme auquel il feignait de se plier et de réveiller les gens au moment où ils commencent à se prendre trop au sérieux. Ses innombrables amis en ont apprécié souvent l'effet tonique, libérateur, bienfaisant.

Il eut des déceptions, des échecs, des chagrins profonds, nous le savons, mais seuls ses intimes pouvaient s'en apercevoir. Il a voulu être et rester un homme heureux et joyeux de vivre, ce qui est rendre à la vie le plus bel hommage.

S'intéressant à tout, enthousiaste de tout ce qu'il entreprenait, il avait pour la science et la recherche de la vérité une passion communicative.

Il y a quinze jours à peine, très atteint par la maladie, mais parfaitement lucide, il conversait encore sur les affaires de l'Etat, la Faculté, les découvertes scientifiques, oubliant et nous faisant oublier son lit de souffrance par son regard pénétrant, grave ou malicieux. Jusqu'au bout égal à lui-même, il démontrait par son attitude ce que la raison ne saurait démontrer. Etait-ce là les dernières lueurs d'une vie qui va s'éteindre

pour toujours ? Tout disait le contraire, en ces instants si peu marqués de désespoir. C'était, pour lui, les dernières manifestations physiquement possibles et, pour nous, les derniers témoignages visibles d'une vie de l'esprit peu à peu voilée par le grand mystère.

Aujourd'hui, nous sommes profondément peiné à la pensée que Maurice Lugeon nous a quittés, que nous entourons sa dépouille mortelle, couverte de tant de fleurs elles aussi mortelles. Mais notre tristesse est dominée par un sentiment de reconnaissance infinie pour tout ce qu'il nous a donné : ses travaux scientifiques, son enseignement, fécond plus encore par sa philosophie que par ses connaissances, toutes ces graines semées dans de jeunes intelligences, qui germeront et porteront des fruits à travers les générations, et la conviction que l'esprit dont fut animée une telle vie ne peut pas mourir.

DISCOURS

de M. HÉLI BADOUX

Professeur de géologie de l'Université

Au nom de la Commission géologique suisse, du Laboratoire de géologie de l'Université de Lausanne et de ses anciens élèves, je viens rendre à notre cher maître un hommage admiratif et dire notre profonde et sincère sympathie à la famille de ce grand géologue, tout spécialement à son admirable épouse, Madame Lugeon, et à son fils, Monsieur Jean Lugeon.

Il est tout à fait impossible, en quelques minutes, de retracer la carrière et de résumer l'œuvre scientifique de Maurice Lugeon, tant elle est étendue et diverse. Mais on ne dira jamais assez l'impulsion donnée à la géologie suisse et alpine par l'œuvre et la riche personnalité de Maurice Lugeon. Ses devanciers avaient accumulé une riche moisson d'observations

diverses, restées éparses, comme des épis qu'on vient de faucher. Maurice Lugeon devait apporter le lien, l'hypothèse géniale qui, permettant de réunir ces épis en une gerbe, transformerait ce chaos en un tout cohérent. Sa synthèse admirable de l'édifice alpin le plaçait d'un seul coup à la tête des géologues tectoniciens alpins. Cette imagination fertile, cette intuition, caractère dominant des hommes de génie, était chez lui doublée d'une ardeur au travail, d'une ténacité peu communes. Qu'on pense seulement au travail gigantesque que représente le levé détaillé des Hautes Alpes calcaires du massif de l'Aar, jusqu'à Saint-Maurice, à son étude de la nappe de la Brèche, à celle de la chaîne des Bornes, etc., travaux inégalés tant par la précision des observations, la rigueur de la pensée, que par la qualité du texte et des dessins. Seuls les géologues peuvent se rendre compte de l'effort énorme fourni et de la perfection du résultat.

Ces qualités et la connaissance approfondie du domaine alpin devaient faire de Maurice Lugeon l'âme de la Commission géologique suisse. Son entrain, sa clairvoyance ont pendant quarante ans encouragé et guidé ses collègues. Son départ laisse un vide que rien ne saurait combler.

Maurice Lugeon n'était pas un savant distrait : ses attaches avec l'industrie lui avaient donné le sens des réalités, de l'organisation et surtout la connaissance des hommes. Ces qualités marquent la part matérielle, pourrait-on dire, de son œuvre : le développement des laboratoires et des musées de notre Université. Les élèves affluaient vers ce maître rayonnant d'enthousiasme et d'idées. C'était d'ailleurs, sous un abord enjoué et gai, un maître exigeant beaucoup de ses élèves, comme il était exigeant pour lui-même ; les associant à ses travaux, à ses préoccupations scientifiques dès qu'il décelait en eux une étincelle d'enthousiasme, mais délaissant les mous et les indifférents. C'est ainsi que de l'Ecole de Lausanne devait sortir une pléiade de brillants élèves, de géologues marquants, dont beaucoup devinrent plus tard ses amis. Il serait trop long de

citer tous ceux qui gardent à Maurice Lugeon une grande reconnaissance pour les avoir initiés au dur, mais beau métier de géologue.

L'influence de Maurice Lugeon, dès les débuts de sa carrière, dépassa rapidement les limites de notre petit pays et de hautes distinctions vinrent bien souvent lui témoigner l'admiration des géologues étrangers. Mais loin de l'arrêter dans sa tâche, le poids des honneurs le poussait toujours à entreprendre d'autres travaux. Jusqu'à ces derniers jours, Maurice Lugeon s'attaqua à de nouveaux problèmes, éclairant d'un jour nouveau des questions soi-disant résolues, aiguillant les chercheurs vers des voies neuves, suscitant de nouvelles recherches, de nouvelles solutions. Ainsi, jusqu'à ses derniers jours, il continua à être l'animateur, le Patron.

Aujourd'hui il nous quitte pour retourner à cette terre qu'il avait tant aimée, mais son exemple demeure vivant, l'impulsion qu'il a donnée à la géologie alpine continuera à susciter des recherches, des vocations, et tous ses anciens élèves, tous ceux qui eurent le rare privilège de travailler sous sa direction, ou qui eurent l'honneur d'être de ses disciples, garderont toujours gravé dans le cœur le souvenir de leur cher patron.

DISCOURS

de M. CHARLES JACOB

Membre de l'Académie des Sciences
de France

Dans la mesure où ils étaient informés, les milieux scientifiques et techniques français interrogeaient avec anxiété ces temps-ci les nouvelles parvenant de Lausanne. Hélas, vendredi dernier, survint l'issue fatale et nous voici réunis dans la cérémonie funèbre qui accompagne le terme de l'existence terrestre du professeur Maurice Lugeon.

Venant de Paris, je m'adresse à vous, d'abord au nom de notre Académie des Sciences et de l'Institut de France, dont il était associé étranger depuis 1945. Aussi bien, je puis parler de la part du Gouvernement français, puisque, en 1935, avait été conférée à notre indéfectible ami des bons comme des mauvais jours la haute dignité de grand-officier de la Légion d'honneur. Enfin, essaieront de s'exprimer par ma voix nos universités, dont nombre l'avaient nommé docteur *honoris causa*, et surtout mes confrères naturalistes de tous grades, depuis ceux qui ont largement dépassé l'âge mûr jusqu'aux jeunes, futurs géologues ou ingénieurs, qu'avec autant de cœur que de sagacité il lui est arrivé d'encourager.

La provenance des hommages dépasse du reste très largement les frontières de mon pays et sans doute vous en arriverait-il beaucoup d'autres. Le professeur et explorateur Lombard ne vient-il pas de nous informer que c'est le cas pour les sociétés scientifiques belges dont Maurice Lugeon était membre d'honneur.

Remontant aux origines, vous savez mieux que moi que sa famille s'enracine dans votre pays vaudois, au petit village de Chevilly, assis près de La Sarraz, sur vos riants coteaux mollasques au pied du Jura. Néanmoins, Maurice Lugeon est né en France. Son père David, sculpteur de talent, avait été attiré chez nous par Viollet-le-Duc, pour participer à la restauration de nos cathédrales. C'est ainsi qu'il épousa une Normande et que Maurice vit le jour à Poissy (Seine-et-Oise), le 10 juillet 1870, neuf jours avant la déclaration d'une triste guerre, amorce de toutes celles qui ont suivi.

En 1876, la famille revient en Suisse, où Maurice fait ses études d'abord à votre Ecole industrielle cantonale, puis, pour gagner sa vie, entreprend sans enthousiasme un apprentissage dans une de vos banques. Dès l'enfance cependant, piqué par une curiosité très vive pour les choses de la nature, il passait ses loisirs à collecter des cailloux et des plantes, si bien que, remarqué par son prédécesseur à votre Université, Eugène

Renevier, celui-ci le prit comme préparateur à votre Musée. Dès lors, Lugeon est embarqué : il passe les examens nécessaires et envisage ensuite d'aborder des travaux personnels. Pour eux, il est attiré — qui s'en étonnerait — par l'admirable paysage que vous contemplez tous les jours en regardant nos Alpes de Savoie. Certes, il ne fut pas le premier à s'en occuper et les « énigmes » de leur structure compliquée ont été lentes à débrouiller. Une preuve amusante s'en trouve, en 1895, dans la dernière ligne de sa thèse de doctorat sur la Brèche du Chablais qui exprime un « doute, mêlé cependant de certitude ». Le bond décisif s'amorce vers la fin de l'été 1901, avec une réunion de la Société géologique de France, que conduit Maurice Lugeon. De celle-ci, je puis vous parler, et avec reconnaissance, puisque s'y plaça mon premier contact direct avec les tenants de mon futur métier. Elève de l'Ecole normale, j'hésitais alors entre les cailloux, les animaux ou les plantes, quand un de mes maîtres me dit : « Il va y avoir une bagarre dans votre pays ; un jeune géologue suisse y présentera des observations, subversives pour les uns, exactes pour les autres. Vous devriez aller voir. » En bon Savoyard, je saisis l'occasion. La réunion débute ici même, dans votre Musée, alors tout proche de cette cathédrale ; mais bien vite on franchit le Léman et la discussion se poursuit à Thonon, puis sur le terrain, dans les vallées des Dranses. L'aréopage était de qualité : Albert de Lapparent, Henri Douvillé, Emile Haug, Wilfrid Kilian, Gustave Steinmann, Carl Schmidt et bien d'autres... Nous, les benjamins, nous regardions et nous écoutions. Et ce fut mieux encore le 3 mars 1902, 28, rue Serpente à Paris, dans le local de la Société géologique de France où personnellement je pénétrais pour la première fois. Je vois encore Maurice Lugeon vêtu d'une impeccable redingote noire, cravaté d'une régente blanche, en face du redoutable premier banc des augures de l'époque où, en outre des noms précités, figuraient notamment Auguste Michel-Lévy, Marcel Bertrand et Munier-Chalmas. L'exposé sur « les Grandes Nappes de recouvrement des Alpes

du Chablais et de la Suisse » remporta un véritable triomphe, d'autant plus que le 31 mai de la même année, le maître respecté de votre Ecole suisse, Albert Heim, adressait de Zurich une lettre émouvante qui a été publiée et qui conclut par ces mots : « Cela m'est une vraie joie personnelle de reconnaître que mes élèves vont plus loin que moi et m'apprennent à accepter des idées devant lesquelles je m'étais jusqu'à présent arrêté. »

Pour Maurice Lugeon s'amorçait ainsi, à trente-deux ans, la grande notoriété que confirme en 1904 le Congrès de Vienne, alors que progressait « la Synthèse des Alpes » dans laquelle le déferlement vers le nord des Helvétides, comme les a dénommées plus tard Rudolf Staub, jouait un rôle majeur. Et ce fut mieux encore lorsque, en suite plus ou moins directe des enseignements du tunnel du Simplon, sortit de la part de Lugeon et de son élève, le regretté Emile Argand, l'analyse des Pennines en arrière du Mont-Blanc et du Gothard, où culminent des sommets comme la Dent-Blanche et le Cervin. Mais, dans la genèse et dans l'entraînement des grandes conceptions, il convient, surtout à un géologue, de ne point perdre pied et de ne pas subir l'influence de modes passagères qui sévissent là comme ailleurs. Lugeon l'a bien montré toute sa vie, par exemple en s'attachant lui-même, pendant de nombreuses années, à l'étude scrupuleuse de la région des Diablerets, cartographiée avec minutie, objet de dessins incomparables de la part de cet artiste-né et traduite aussi par un plan en relief que voudraient posséder les principaux musées géologiques du monde.

De tels soucis de l'exactitude jusque dans les détails les plus infimes orientèrent de bonne heure Maurice Lugeon vers les applications, en particulier à propos des projets et de l'exécution des grands travaux. En fait, devenu un globe-trotter infatigable, il a été appelé à ce sujet dans bien des pays jusqu'au Spitzberg, aux Etats-Unis, en Uruguay, en Argentine et en Asie-Mineure. Pour sa part, la France, tant métropolitaine que d'Afrique du Nord, a largement bénéficié de ses conseils. A n'en

citer qu'un exemple, à vrai dire sensationnel et tout proche de vous, il a été le géologue initiateur des projets de Génissiat, et cela dès 1911-1912, alors que la réalisation n'a été entreprise qu'une vingtaine d'années plus tard par notre Compagnie nationale du Rhône, dont je puis également être ici l'interprète. L'exécution a vérifié la valeur des pronostics initiaux de Maurice Lugeon, en particulier sur la bonne tenue de l'assise du barrage et sur l'imperméabilité d'ensemble du réservoir amont, bien qu'il emprunte le cours d'une ancienne Valserine, entaillée dans des calcaires qui pouvaient inquiéter.

Après cette rapide évocation des qualités éminentes du grand savant, oublions-nous l'homme lui-même. Faut-il vous rappeler que ce Vaudois solide, élégant, doué d'esprit de finesse, porté généralement à la bonne humeur, revenant au surplus souvent à Paris, ne craignait pas de risquer des propos plaisants, voire même des boutades dans une sorte d'« hymne à la joie » qui reflétait le cours heureux de son existence. De l'autre côté du grand voile de deuil d'aujourd'hui, je suis certain, mon cher maître, que de telles paroles n'ont pas votre désapprobation.

Puissent-elles atténuer l'immense douleur de Madame Lugeon, de son fils et de tous les siens. Quant à nous, amis, collègues et élèves de tous rangs, sachant bien que des œuvres aussi éclatantes nous survivent, nous sommes sans inquiétude sur l'avenir réservé à la mémoire du professeur Maurice Lugeon.

« Testament d'un savant »

*Fragment apologétique d'une conférence de Maurice Lugeon
au Club alpin suisse, à Lausanne, mars 1948.*

« L'homme de science que je suis est près de la fin de sa carrière ; la mort m'attend sans tarder.

J'ai poursuivi mes recherches comme nombre de savants dans une indépendance absolue, même farouche. Par liberté, je ne me suis pas préoccupé de la croyance en Dieu ; c'eût été pour moi comme une sorte d'idée préconçue que je n'aurais pas pu supporter.

Mais précisément parce que cette liberté m'a été accordée, je m'incline devant la grandiose harmonie, que l'homme comprend de mieux en mieux, des faits ordonnés par une volonté.

Alpinistes, mes amis, nous avons gravi la montagne de la vie. Nous sommes vous et moi sur un de nos hauts sommets, celui de notre existence. Nous contemplons l'immense horizon. Nous avons assisté à l'arrivée du crépuscule, à la luminescence des derniers rayons du soleil, à l'ultime étincellement des grands monts. Et vient la nuit.

A ce moment, devant la grandeur de ces spectacles, vous vous êtes recueillis et vous avez, même sans y penser, adressé une prière à Celui qui vous a accompagnés dans l'ascension et dans la descente de la montagne que représente votre vie.

Peut-être avez-vous aussi pensé que vous êtes des privilégiés, vous les hommes, parmi les êtres vivants de la biosphère. Vous vous êtes aperçus que la joie de l'homme n'était pas faite

exclusivement de satisfactions matérielles. Il y a les données spirituelles : songez simplement à ce qu'est l'amitié, à ce qu'est la notion de la Patrie.

En ces instants, il vous est peut-être revenu ces premières lignes de la Genèse : Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre. C'est vrai.

Et certainement vous avez ajouté avec moi, non sans fierté, qu'il a voulu aussi que nous soyons créés avec ces joies immenses qui ont fait nos vies. Alors nous nous tournons avec reconnaissance vers ce Grand Ordonnateur, le Créateur, en lui disant ce simple mot : Merci. »

Les funérailles

Maurice Lugeon s'endormit paisiblement dans sa demeure « Les Préalpes » le vendredi soir, 23 octobre 1953, en présence de son épouse et de son fils. Le lundi après-midi suivant, sa dépouille mortelle était posée sur un catafalque couvert de fleurs d'automne dans la nef de la Cathédrale de Lausanne, dont la restauration occupa longtemps deux sculpteurs, son père David et son frère Raphael. C'est dans ce temple du plus pur gothique que ses proches, ses amis et connaissances lui rendirent le dernier hommage.

Après le culte et les discours, la famille et quelques intimes suivirent le convoi funèbre à travers son cher Pays de Vaud, jusqu'au pied du Jura dont les assises le passionnèrent en ses dernières années.

Dans l'harmonie d'une belle journée d'automne, il fut descendu en terre. Le soleil vespéral lui apporta son dernier adieu, sur les pentes ondoyantes du petit village de Chevilly, berceau de ses aïeux, dont les descendants étaient venus nombreux lui témoigner un dernier hommage :

« ... hommes courbés vers la terre et qui sont pour moi le vieux fond précieux et immortel d'une race qui porte sain et haut le flambeau de mon pays d'origine »,

tel qu'il l'écrivait pour les remercier après son jubilé de 1937.

Il avait désiré reposer dans cette terre vaudoise qu'il aimait et dont il chercha, sa vie durant, à scruter les profondeurs, ce qui maintint son esprit enthousiaste et juvénile jusqu'à la dernière heure.

Que ses œuvres le suivent !

Lausanne. — Imprimerie La Concorde. 1988/12.53.